

Enquête de soi

Narcisse E. Esfahani

Numéro 6, printemps 2016

« Clandestino » : créer en marge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86867ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

E. Esfahani, N. (2016). Enquête de soi. *TicArtToc*, (6), 10–13.

Narcisse E. Esfahani

TRAJECTOIRES

Enquête de soi

Je suis née en 1982 à Téhéran, une ville allongée entre le désert et la montagne. De chaque coin de la ville, la montagne nous oriente vers notre destinée. Quand j'étais petite, je voulais toujours grimper cette montagne et arriver au point culminant : 4000 mètres. En atteignant ce sommet pour la première fois en l'an 2000, j'ai découvert un autre territoire, jamais imaginable, comme la découverte de nouvelles capacités enfouies en moi. J'ai rencontré une personne plus forte, plus patiente avec de l'expérience et un nouveau regard sur le monde.

Plus qu'une capitale, Téhéran est le centre de l'économie et de l'art contemporain de l'Iran. Dans les années 1980, pendant la guerre Iran/Irak, je passais mon temps à découvrir le monde tout en créant le mien. Petite fille, j'ai choisi le grenier de la maison familiale pour y installer mon atelier de peinture et jouer avec les outils de mon grand-père. J'étais autodidacte dans mon enfance. Hormis la littérature, les autres formes d'art ne

L'art occupe une place importante dans la vie de **Narcisse**. Elle a commencé ses études à Téhéran au Collège d'arts visuels avant d'entrer à l'Université d'art et d'architecture pour étudier le design industriel. Puis, elle est allée en France continuer ses études en arts à l'Université Toulouse-Le Mirail, et en design à l'École des beaux-arts de Toulouse. Elle a travaillé comme photographe, designer de produits, scénographe, directrice de création et professeure d'art. Néonome, Narcisse a été exposée dans divers pays.

Photo : Hamidreza Khansari

faisaient pas partie de la culture du foyer. Le fait d'avoir une éducation rigoureuse et anti-conformiste m'a amenée à développer une grande imagination et un esprit critique.

La guerre s'est terminée en 1988 et le pays s'est reconstruit, doucement. L'économie était à son plus bas. Plus d'importations, plus d'exportations. Le chocolat était un article de luxe, Barbie, une inconnue dans mon vocabulaire de petite fille. Rien d'intéressant à la télé, ou peut-être un film par année au cinéma pour les enfants. Je ne me souviens d'aucune pièce de théâtre et rêvais plutôt d'un paquet de crayons de 24 couleurs.

De 7 à 15 ans, j'ai fait face à la transition politique du pays, passant du Shah à la République islamique. En participant davantage à la société, j'ai rencontré plus de dédain. On voulait nous contrôler de plus en plus. Contrôler nos styles vestimentaires, nos comportements, nos pensées, nos imaginations. On nous torturait psychologiquement, nous empêchant de nous construire. Je crois que toutes ces tortures nous ont rendus plus forts et plus résistants. C'est ainsi que, petit à petit, j'ai commencé à m'exprimer autrement, à travers la poésie et le dessin.

À l'âge de 15 ans, je suis entrée dans une école d'art où j'ai essayé la photographie, le dessin, la peinture, le graphisme et le volume d'une façon académique et professionnelle. Quelle vie merveilleuse!

À l'école, j'ai affronté pour la première fois la censure, les limites religieuses et politiques imposées sur notre apprentissage et nos travaux artistiques. Après l'école, j'ai commencé le design industriel à



Photo: Marcisse E. Esfahani

**Renaissance de la Vénus,
2015**

J'ai fui pour devenir un Être libre.

l'Université Art et Architecture de Téhéran, où j'ai découvert que notre génération avait une façon de penser fermée, rigide. Nous ne savions pas nous exprimer. Les artistes, incluant moi-même, étaient timides, limités et prudents. Les aventuriers étaient rares.

J'ai compris d'où venait cette méfiance quand j'ai commencé à enseigner à l'école d'art de Téhéran à 19 ans. Je devais simplement enseigner à mes élèves les « techniques ». À plusieurs reprises, la directrice de l'école m'a convoquée dans son bureau pour me reprocher d'apporter des magazines d'art, d'organiser des visites

au musée et de parler d'art actuel à mes élèves. Quelque temps après, je me suis retrouvée à la tête d'une équipe d'une demi-douzaine de personnes comme chef de production dans l'entreprise Visheh, une usine de fabrication d'ameublement. J'ai repris l'enseignement à temps partiel à l'Université Jame. Dans mon regard de jeune femme de 24 ans, ni l'art, ni l'artiste, ni la société ne progressait. J'avais un sentiment d'insatisfaction. La situation artistique, politique, économique et sociale en Iran m'empêchait d'aller plus loin.

Une fois de plus, la force de la montagne allait me guider. Mon nouvel objectif : la France. L'envol était prévu à la fin de l'automne 2007. La France, pays de la liberté, de la culture, de l'architecture... mais y débarquer pour étudier est un peu plus compliqué : il faut d'abord être accepté à l'université française pour prétendre obtenir un visa, il n'y a pas de bourse d'étude pour les étudiants hors zone euro, et pour couronner le tout, la langue française dont je ne connaissais presque rien était une barrière pour moi. Malgré tous ces nouveaux défis, j'ai décidé de sortir de ma zone de confort pour

être encore plus forte et voir la vie sous un autre angle. J'étais en quête de ma « liberté ».

En arrivant en France, j'ai très vite constaté une divergence entre mes camarades et moi. Il ne s'agissait pas de technique, de connaissance ou de savoir-faire, mais plutôt d'une façon de s'exprimer et de penser différente. Je constatais combien j'avais grandi dans un contexte difficile en Iran. Il était temps de travailler sur moi pour libérer mon esprit. Je voulais ma liberté de penser.

Mon immigration débutait mal en France. J'ai affronté des journées solitaires. Je ne parlais pas français et je venais de loin. J'étais une étrangère au regard des autres. La société ne m'accueillait pas. Je me trouvais dans un labyrinthe de transition culturelle, seule. À cause

de cette solitude imposée, j'ai commencé à me découvrir à travers l'art. C'est à ce moment-là que mon projet de recherche en photo autoportrait a débuté, un projet qui a ouvert un chemin philosophique pour développer mon travail en art visuel. Je m'exprimais à travers mes autoportraits, mes installations et mes volumes. Le fruit de cette recherche a été exhibé lors de nombreuses expositions collectives et solo à Toulouse : mes volumes en céramique ont été présentés à la galerie Alain Daudet. La maison de l'architecture a accueilli mon installation, une autre a été présentée à l'École des beaux-arts et une expo de photographies en solo à la galerie Canal sud de Toulouse.

Mais est-ce possible de se libérer totalement ?

C'est remplie de ces expériences que je suis rentrée en Iran pour présenter l'exposition de mes autoportraits. La galerie était souterraine, clandestine, à l'abri des regards politiques et religieux. J'y ai exposé courageusement mon corps et illustré toutes les expériences de mon séjour en France. Un projet réussi tant sur le plan professionnel que personnel, telle une étape importante pour libérer mon esprit, retrouver mon courage et découvrir les différentes facettes de mon moi intérieur.

L'expérience terrifiante des limites, comme la censure en Iran et l'exclusion sociale en France, m'a amenée à trouver une autre terre où il fait bon vivre. Un espace qui n'est ni utopique, ni un refuge mais un espace libre pour que mon âme puisse briller.

Je me suis exilée une nouvelle fois. (J'utilise le terme exil parce qu'il ne s'agit pas d'un simple voyage, mais d'une fuite). J'ai fui pour devenir un être libre. Mais est-il possible de se libérer totalement ? Les liens de l'artiste avec son pays d'origine peuvent le pousser vers une autocensure. Car l'artiste risque toujours d'être jugé par le gouvernement iranien ou par le peuple iranien.

Je pense que se libérer du connu est un grand défi pour nous, artistes.

Je suis arrivée à Montréal en avril 2012. Désormais je parle français. Sans doute pouvez-vous déce-

ler mon « accent » à travers mon écriture maladroite.

Je me présente: je m'appelle Narges. C'est sûr que vous avez de la difficulté à prononcer mon prénom. Je reprends la présentation: je m'appelle Narcisse. (C'est la francisation de mon prénom, et non la perte de mon identité, une forme d'adaptation imposée

par la société québécoise). Je crois que la censure et les limites prennent différentes formes dans différentes situations. Quand un pays montre la voie en laissant entrer les artistes, il ne faut pas boucher l'horizon de leurs pensées. Bien entendu, pour réussir son intégration, une certaine adaptation est nécessaire. Cependant, de mon point de vue, l'artiste doit tracer sa propre piste. Car l'art évolue en se nourrissant des perspectives et des regards variés des artistes les plus différents. Une approche à prédominance conservatrice ne résultera pas en un développement de l'art, ni de la société. Autrement dit, il ne faut pas censurer l'art en soutenant certaines formes d'art au détriment d'autres, jugées trop exotiques.

Le soutien financier est une autre barrière qui touche la vie de beaucoup d'artistes à Montréal, moi comprise. Les organismes ont des stratégies pour collaborer avec des artistes qui sont loin de s'appuyer sur la qualité des œuvres d'art. Mes demandes de subvention ont été plusieurs fois refusées, simplement parce que les organismes investissent dans une certaine forme d'art. Malgré toutes les injustices, il faut rester concentrée et ne pas se décourager. Depuis mon arrivée au Canada, j'ai participé à six expositions collectives à Montréal. Sans relâche, je prépare actuellement ma prochaine exposition intitulée *La ville dissimulée* qui se tiendra à la galerie Meki en avril et mai 2016.

Cette exposition est une manifestation de mon style ambigu, de mon langage visuel. Les photos sont prises dans le paysage urbain de façon poétique. L'humain s'est envolé dans un environnement mystérieux. Le temps et l'espace sont infinis et non reconnaissables. Ces spectres semblent vagabonder entre les mondes. Les humains immortalisés sur mes photos sont flous et évoquent des pensées du subconscient qui ressemblent à des scènes de théâtre. Il semble que ces caractères soient amenés directement d'un rêve. Cette série de photos est mon point de vue sur la vie. **TIC**

Photo: Narcisse E. Esfahani



La ville dissimulée, 2015